

ARQUITECTONICS

MIND, LAND & SOCIETY

ANTHROPOLOGIE ET ESPACE

CHAMP, MÉTHODES ET PRATIQUES

JOSEP MUNTAÑOLA THORNBERG et
DANIELLE PROVANSAL, eds.



DOSSIERS DE RECERCA & NEWSLETTER

Sommaire

Introduction		7
C. A. Afonso	Religions transnationales	12
L. V. Baptista	Les quartiers sociaux en tant qu'objet physique d'intérêt social. L'exemple de la (ré)appropriation idéologique dans le domaine d'une altération de régime politique	20
R. Bekkar	Usages différenciés et pratiques de cohabitation	27
G. Conta	Une région alpine dans la cartographie du Moyen Age	39
M. Cardeira da Silva	L'espace du tourisme dans l'anthropologie de l'espace: quelques réflexions	51
M. Delgado R.	Ethnographie des espaces publics	57
M. J. Devillard	Espaces et processus identitaires	64
A. Hatzopoulou	Approche anthropologique du droit de l'espace	73
J. Muntañola T.	La Topogénèse: l'anthropologie de l'espace et l'architecture de l'espace humain	80
M. G. Pinagli et U. Tramonti	Anthropologie de l'espace. Une approche méthodologique	89
D. Provansal	Mondialisation, développement local et identités	97

C. Robin	Anthropologie de l'invention architecturale. Anthropologie de l'espace et morphogenèses architecturales	107
E. Satti	Anthropologie de l'espace. Contenus et méthode de la discipline	120
F. Silvano	Proposition pour un module de cours d'anthropologie de l'espace	126
E. Smadja	Anthropologie de l'espace et Histoire ancienne. Espace Urbain et domination dans l'Italie républicaine (IIIe-1er s. av. notre ère)	133
P. Stathacopoulos	Espace public: de la ville antique à la ville contemporaine	146
J. Stefanou	L'approche anthropologique et la composition urbaine	154

Proposition pour un module de cours d'anthropologie de l'espace

Filomena Silvano

Concepts

Représentation de l'espace, échelles de représentation de l'espace, négociation spatiale, rhétorique spatiale, spatialités compatibles/spatialités in compatibles.

Problématiques

Identités locales, régionales, nationales et globales. Conceptions dynamiques de l'identité. Mobilité et représentation de l'espace. Le point de vue de l'observation: multilocal/multivocal. Processus de localisation dans des contextes de globalisation. Les nouvelles échelles de l'approche anthropologique. Paysage et rhétorique spatiale.

Méthodes

Terrain: terrains multilocaux. Techniques d'enquête: entrevues semi-directives. Techniques d'analyse: analyse de contenu en vue de la construction d'un objet théorique (les représentations de l'espace).

Résumé

Présentation de la thématique: identités locales, régionales et nationales. Définition d'un objet d'étude: les représentations de l'espace. Questions relatives aux transformations qui proviennent de l'augmentation progressive de la mobilité spatiale. Nécessité de repenser les échelles d'approche anthropologique.

Représenter l'espace

Étudier les «identités» locales, régionales et nationales – modalités de l'identité culturelle qui est en relation avec l'espace –, c'est poser dès le départ une question:

comment articuler les notions de local, de régional et de national avec la notion de culture, dans le cadre de la problématique de l'identité?

La notion de «culture» nous permet de caractériser des collectivités morphologiquement délimitées dans l'espace, mais aussi des collectivités dont l'insertion spatiale ne correspond pas à des limites précises. Nous pouvons donc étudier aussi bien la culture de groupes dont l'identité ne passe pas, du moins à un premier niveau, par la relation avec un espace clairement délimité, que celle d'une collectivité localement située [Duvignaud 1977; Appadurai 1997]. Définir un groupe du point de vue culturel ne nous contraint pas, par conséquent, à une délimitation spatiale immédiate.

La constitution de notre objet d'étude [Silvano 1997] est partie de cette problématique et nous avons privilégié, pour l'étude des formes d'identité plus directement reliées à l'espace, le facteur représentation de l'espace. En suivant la pensée de Durkheim, nous partons du principe que l'espace est, tout comme le temps, une «catégorie de l'entendement», que tous deux sont «[...] des représentations collectives qui expriment des réalités collectives [...] des choses sociales, des produits de la pensée collective» [Durkheim 1979, p. 13].

Une fois déterminée la façon d'aborder le sujet, il reste à savoir ce que celle-ci implique. Autrement dit: de quoi parlons-nous lorsque nous parlons de représentation collective de l'espace? Ici aussi la filiation durkheimienne nous apparaît féconde: «La représentation spatiale consiste essentiellement dans une première coordination introduite entre les données de l'expérience sensible. Mais cette coordination serait impossible si les parties de l'espace s'équivalaient qualitativement, si elles étaient réellement remplaçables les unes par les autres. Pour pouvoir disposer spatialement les choses, il faut pouvoir les situer différemment : mettre les unes à droite, les autres à gauche, celles-ci en haut, celles-ci en bas, au nord ou au sud, à l'est ou à l'ouest, etc. [...]» Représenter l'espace est, pour l'essentiel, ordonner l'hétérogène, c'est-à-dire produire, spatialement parlant, du sens. Mais Durkheim s'interroge: «[...] ces divisions, qui lui [à l'espace] sont essentielles, d'où lui viennent-elles? Par lui-même, il n'a ni droite ni gauche, ni haut ni bas, ni nord ni sud, etc. Toutes ces distinctions viennent évidemment de ce que des valeurs affectives différentes ont été attribuées aux régions. Et comme tous les hommes d'une même civilisation se représentent l'espace de la même manière, il faut évidemment que ces valeurs affectives et les distinctions qui en dépendent leur soient également communes; ce qui implique presque nécessairement qu'elles sont d'origine sociale» [Durkheim 1979, p. 15-16].

Or nous savons que, pour répondre à la question de l'origine sociale de l'espace, Durkheim, et par la suite Mauss et Halbwachs, ont proposé une correspondance entre organisation sociale et organisation spatiale: «Ainsi, l'organisation sociale a été le modèle de l'organisation spatiale qui est comme un décalque de la première» [Durkheim 1979, p. 17]. Cette idée est développée plus avant dans le même texte: «[...] si, comme nous le pensons, les catégories [dont l'espace] sont des représentations essentiellement collectives, elles traduisent avant tout des états de la collectivité: elles dépendent de la manière dont celle-ci est constituée et organisée, de sa morphologie, de ses institutions religieuses, morales, économiques, etc.» [Durkheim 1979, p. 22].

Le problème des transformations de la morphologie sociale (sur le plan objectif ou matériel) a cependant complexifié la question. Qu'arrive-t-il aux représentations lorsque la matérialité change? Changent-elles automatiquement ou des déphasages se produisent-ils, si bien qu'une communauté puisse en venir à se représenter l'espace à partir d'une forme qui n'a déjà plus de matérialité [Durkheim 1960, 1979]? Ces interrogations ont entraîné le développement de la notion de mode de spatialisation

[Ledrut 1979, 1990], qui intègre les diverses composantes de la spatialité d'une communauté et permet de prendre en compte leurs divergences.

À l'intérieur du champ strictement anthropologique, plusieurs œuvres que l'on peut considérer comme fondatrices ont soutenu l'existence d'une relation étroite entre la morphologie sociale (dans le sens de la matérialité spatiale du social) et l'identité collective. Tel est le cas de *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955) et de *La Paix blanche* de Robert Jaulin (1970). L'une et l'autre dénoncent les processus de déstructuration sociale (respectivement dans les communautés bororos et yukpos) résultant d'une transformation violente, et préméditée par les colonisateurs, de l'organisation matérielle de l'espace. Si nous ne pouvons pas aller jusqu'à affirmer, d'après ces deux travaux, que structure sociale et structure spatiale correspondent dans leurs organisations internes, nous pouvons au moins observer l'existence d'un lien étroit entre elles, la première étant fragilisée lorsque l'on agit sur la seconde.

L'œuvre de Lévi-Strauss pose aussi la question de l'hétérogénéité des représentations collectives. Durkheim l'a affirmé, l'unité du social dépend de la conformité des représentations: «[...] la société ne peut-elle abandonner les catégories au libre arbitre des particuliers sans s'abandonner elle-même. Pour pouvoir vivre, elle n'a pas seulement besoin d'un suffisant conformisme moral; il y a un minimum de conformisme logique dont elle ne peut davantage se passer» [Durkheim 1979, p. 24]. Cependant, même les sociétés traditionnelles ne sont pas homogènes; elles se différencient, sous l'effet de plusieurs facteurs, en sous-groupes, et Lévi-Strauss a noté qu'à cette différenciation sociale correspond une différenciation des représentations de l'espace. Dans *Tristes Tropiques*, il a montré que la structure physique du village bororo correspondait à une structure dualiste (Cera contre Tugaré) de la société et qu'elle permettait l'inscription d'autres oppositions, masculin/féminin et sacré/profane. Plus tard, dans un texte inclus dans *Anthropologie structurale* («Les organisations dualistes existent-elles?»), à partir d'une remarque de Paul Radin sur la discordance entre les représentations que ses informateurs les plus âgés se font de l'espace des anciens villages winebagos (qui l'empêchait de reconnaître laquelle correspondait à la structure du village), il formule l'hypothèse de l'existence de diverses représentations: «Je voudrais montrer ici qu'il ne s'agit pas nécessairement d'une alternative: les formes décrites ne concernent pas obligatoirement deux dispositions différentes. Elles peuvent aussi correspondre à deux manières de décrire une organisation trop complexe pour la formaliser au moyen d'un modèle unique, si bien que, selon leur position dans la structure sociale, les membres de chaque moitié auraient tendance à la conceptualiser tantôt d'une façon et tantôt d'une autre» [Lévi-Strauss 1974, p. 149-159].

La notion de distance structurale (en contrepoint de la notion de distance écologique) avancée par Evans-Pritchard dans sa monographie sur les Nuer se place, toujours dans le champ étroit de l'anthropologie, dans la même ligne de pensée: il démontre que la représentation de l'espace est liée à des facteurs qui s'attachent à l'organisation de la société. «Par distance structurale, nous entendons [...] la distance qui sépare des groupements de personnes dans un système social, et qui s'exprime en valeurs. La nature du pays détermine la distribution des villages, et par conséquent la distance d'un village à l'autre, tandis que les valeurs limitent et définissent la distribution sur le plan structural et créent une série différente de distance. Un village nuer peut être équidistant de deux autres villages, mais si l'un de ces derniers appartient à une tribu différente et l'autre à la même tribu, l'une des deux distances sera structuralement plus longue» [Evans-Pritchard 1968, p. 134].

Mobilité et représentation de l'espace

L'architecture du territoire est aujourd'hui aussi liée à la mobilité croissante. Certains auteurs considèrent même celle-ci comme un facteur structurant. C'est le cas de Jean Remy [1988] qui propose la notion d'«espace réseau» pour rendre compte des transformations qu'elle provoque, en opposition à celle d'«espace territoire» qui la précède historiquement. Quand l'espace cesse d'être organisé prioritairement par des relations de territorialité, les relations sociales s'organisent selon de nouvelles formes: ce sont les réseaux, qui découlent des relations établies entre les individus spatialement mobiles. Cette nouvelle spatialité facilite l'individuation, en fragilisant les formes traditionnelles de contrôle social (organisées autour des relations de coprésence).

Déplacement réel ou simulacre [Virilio 1984], mobilité réelle ou imaginaire, peu importe: dans tous les cas, il en résulte de nouvelles configurations de l'espace et de nouvelles manières de le vivre. La diffusion de formes spatiales d'origine culturelle diverse, et leur recomposition, constituent peut-être les phénomènes les plus significatifs de ces nouveaux modes d'organisation spatiale.

Du point de vue de ceux qui la vivent (ses «acteurs»), la mobilité produit des effets paradoxaux: pour eux, les lieux peuvent se retrouver simultanément trop près et trop loin. Un émigrant de retour, par exemple, peut organiser son espace d'action (celui qui se trouve matériellement proche) avec pour référence l'espace du pays dans lequel il avait émigré (c'est-à-dire celui qui matériellement se trouve éloigné). Au fond, il est trop loin de l'espace et de la culture qui lui sont matériellement proches (qu'il organise à partir de références absentes) et trop proche de l'espace et de la culture qui sont matériellement éloignés (qu'il élit comme modèles référentiels). On peut en conclure que la proximité matérielle de l'espace de référence¹ n'est pas indispensable: même lointain, celui-ci peut organiser les pratiques des individus et structurer leur action. L'identité devient alors le résultat de transferts entre valeurs présentes et valeurs absentes. La mobilité des acteurs se traduit par la mobilité des références et ce processus entraîne, selon une logique de reconfiguration des références multiples, la production de nouveaux modèles identitaires.

Au fond, il s'agit ici du problème de la multiplicité des échelles de représentation de l'espace. L'acteur mobile se déplace entre des espaces qui s'organisent à des échelles différentes; son territoire n'est pas homogène. Le passage de l'espace local à l'espace suprarégional peut se lire en kilomètres, mais surtout dans l'exacerbation des différences culturelles.

Devant la diversité des logiques qui organisent la société contemporaine, il s'agit donc de définir, pour chaque objet, l'échelle d'observation la plus pertinente et de prendre simultanément en compte toutes les configurations culturelles en présence. La question de l'identité cesse ainsi d'être limitée à l'espace de la communauté étudiée (le lieu), pour intégrer le problème des interactions avec les espaces extérieurs. Nous pensons que les caractéristiques de la société contemporaine rendent cette méthodologie presque impérative. Nous sommes confrontés à une impossibilité – celle, dans l'espace (et dans la communauté) que nous définissons comme unité d'analyse, de travailler sur les espaces (et les communautés) qui lui sont extérieurs: «La première difficulté d'une ethnologie de «l'ici», c'est qu'elle a toujours affaire à de «l'ailleurs», sans que le statut de cet «ailleurs» puisse être constitué en objet singulier et distinct (exotique)» [Augé 1992, p. 137]. Il s'agit de rendre compte d'un des effets de la mobilité (notamment de la mobilité simulée), qui se traduit dans l'intervention, au quotidien, de formes diverses de représentations de réalités absentes. La question est de savoir comment l'espace de référence peut s'organiser à partir d'images (mémoire, images télévisuelles, cinématographiques ou littéraires), et quelles sont les articulations possibles entre ces images et l'action des individus. Ou

encore quelle relation existe entre ce que nous voyons et ce que nous faisons.

Il est à remarquer que d'autres auteurs proposent des approches qui cadrent tout à fait avec les nôtres: «On peut également être conduit à se demander si la localité ne joue pas dans la pratique comme un leurre scientifique, introduit par l'absence de prise en compte de la notion d'échelle dans la construction de l'objet, sur laquelle insistent les lectures «architecturales» de l'espace social. Cette notion d'échelle, à laquelle l'ethnologue n'est peut-être pas suffisamment sensibilisé, permettrait sans doute de mieux articuler, plutôt que d'opposer sommairement, local et global, centre et périphérie» [Bromberger, Centlivres et Collomb 1989, p. 144].

La question des identités culturelles ne peut plus être aujourd'hui abordée sans une réflexion sur les nouvelles formes d'organisation du territoire. Surtout parce que nous assistons à une coexistence de formes diverses: les logiques traditionnelles demeurent, cohabitent et plus encore s'articulent avec les logiques modernes. C'est pourquoi il est important non seulement d'identifier les formes spatiales mais aussi d'étudier leurs articulations et leurs désaccords producteurs de mouvement.

Les nouvelles échelles d'approche ethnologique

«Lorsque les gens bougent avec leurs sens, et lorsque les sens trouvent des chemins de déplacement même quand les gens restent en place, les territoires ne peuvent pas contenir de culture.»

Hannerz [1996].

Les études de lieu étaient, il y a encore peu de temps, l'emblème de l'anthropologie. Leur objet était les lieux anthropologiques dont parle Augé [1992]. Ceux-ci résultaient d'une délimitation de l'espace, identitaire et historique, qui conduisait à privilégier l'étude des relations établies à l'intérieur de ses frontières, et entraînait par conséquent la dévalorisation du système de relations que ce même lieu pouvait entretenir avec l'extérieur. Aujourd'hui, n'importe quel lieu se trouve en relation directe ou médiatisée avec l'extérieur, et c'est pourquoi la société contemporaine n'est pas adaptée à une analyse hiérarchisée de ce type. S'il est vrai que certains phénomènes ont une expression locale, et qu'ils peuvent être étudiés d'un point de vue qui privilégie les limites internes, de nombreux autres requièrent l'étude des relations multiples que le lieu établit avec l'extérieur.

Nous sommes face à une société complexe qui sollicite de nouveaux modes d'approche. Cette problématique est devenue centrale dans l'anthropologie contemporaine. Elle est évidemment associée à des questions plus générales, surtout celles qui ont trait à la globalisation et à la déterritorialisation des phénomènes culturels. Par l'intermédiaire des faits ethnographiques, l'anthropologie s'est vue obligée de réviser ses stratégies méthodologiques, et parallèlement sa terminologie, d'un point de vue épistémologique. Remettre en cause la notion de lieu (ou d'étude de lieu) signifie s'interroger sur sa construction. Le lieu, remarque Appadurai [1988], a été «une prison métonymique pour enfermer les natifs». Chaque natif avait son lieu propre; chaque lieu correspondait à une description ethnographique; et à chaque description correspondait une analyse anthropologique. Chacun de ces lieux avait un auteur: l'anthropologue et son texte intouchable.

L'idée de «multilocalité» a été présentée par certains auteurs comme une alternative à la figure de lieu. Ainsi Margaret Rodman [1992, p. 646 et 647] a synthétisé, en quatre points que je vais résumer ici, les sens qui lui sont généralement attribués:

1. décentralisation du point de vue: le lieu duquel se fait l'observation ne doit pas être seulement le lieu de l'anthropologue, c'est-à-dire l'Occident, mais aussi le lieu des autres; cette perspective critique associe la question du lieu à la question de la voix: savoir qui parle, c'est aussi savoir d'où, à partir de quel lieu, on parle;

2. étude des interactions qui s'établissent entre les lieux multiples: ici apparaît la notion de «réseau» ou de «systèmes de lieux»;
3. relation réflexive avec les lieux, résultant des multiples formes d'éloignement du lieu d'origine, produites par la mobilité;
4. polysémie de l'espace, résultant des sens que les différents individus lui attribuent.

L'idée de multilocalité a mis en évidence une autre figure, celle de la frontière, conçue non pas comme une ligne qui sépare des espaces stables, mais comme un espace intermédiaire, dérapant, poreux (aéroports, moyens de transport, camps de réfugiés, quartiers d'émigrants...). Nous le savons, une partie significative de la vie contemporaine se déroule dans ces lieux, que les anthropologues reconnaissent, mais qu'ils ont de la difficulté à aborder.

La construction de la notion d'«ethnoscape», par Appadurai, est à mon avis une des tentatives des plus intéressantes pour répondre à ce genre de défi. Avec cette notion, l'auteur prétend rendre compte non seulement des dilemmes postmodernes, à propos du positionnement de l'observateur et des représentations qui en découlent, mais surtout des transformations sociales et territoriales du monde contemporain et de leurs implications dans les processus de reproduction des identités de groupe. En invoquant la panoplie de sens que nous pouvons organiser autour de mots comme fuite, évasion, échappée, il se propose d'observer des phénomènes qui se développent dans les espaces frontières que nous venons d'évoquer: «Lorsque les groupes migrent, se regroupent dans de nouveaux lieux, reconstruisent leurs histoires, et reconfigurent leurs projets ethniques, l'*ethno* en ethnographie prend une qualité rêveuse, non localisée, à laquelle les pratiques descriptives de l'anthropologie doivent répondre. [...] Il y a une nécessité urgente de focaliser sur les dynamiques culturelles ce que nous appelons aujourd'hui déterritorialisation» [Appadurai 1997, p. 48 et 49].

Cette proposition méthodologique devrait, selon son auteur, donner naissance à une ethnographie cosmopolite, ayant pour base les *cultural studies*, et plus particulièrement l'étude de la relation entre l'expression et le monde. Elle s'appuie sur le présupposé que l'imagination a acquis un pouvoir nouveau et singulier dans la vie sociale: «Les termes de la négociation entre des vies imaginées et des mondes déterritorialisés sont complexes, et ils ne peuvent sûrement pas être appréhendés par les seules stratégies de localisation de l'ethnographie traditionnelle. Ce qu'un nouveau style d'ethnographie peut faire, c'est appréhender l'impact de la déterritorialisation sur les ressources imaginatives des expériences locales vécues» [Appadurai 1997, p.52].

Mais, comme l'affirme Geertz, «[...] personne ne vit dans un monde en général» [Geertz 1996, p. 262]. Nous vivons tous en des lieux, plus ou moins imaginés, spatialement localisables, et notre relation avec les lieux est un élément fondamental pour la construction de nos identités, autant individuelles que collectives. Il devient donc impératif de mettre en pratique des formes adéquates à l'étude des nouveaux mécanismes de construction du lieu.

Bibliographie

- Appadurai A., «Putting Hierarchy in Its Place», in *Cultural Anthropology*, 3, 1988, p. 36-49.
Appadurai A., *Modernity at large — Cultural Dimensions of Globalization*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1997.
Augé, M., *Non-Lieux*, Paris, Seuil, 1992.
Bromberger C., Centlivres P., Collomb G., «Entre le local et le global: les figures de l'identité», in *L'Autre et le Semblable*, Paris, Presses du CNRS, 1989.
Durkheim E., *De la division du travail social*, Paris, PUF, 1960 (1^{re} éd. 1893).
Durkheim E., *Les Formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1979 (1^{re} éd. 1912).
Duvignaud J., *Lieux et non-lieux*, Paris, Galilée, 1977.

- Evans-Pritchard, *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1968 (1^{re} éd. 1937).
- Geertz C., «Afterword», in *Senses of place*, Santa Fe, School of American Research Press, 1996.
- Hannerz U., *Transnational connections*, Londres et New York, Routledge, 1996.
- Jaulin J-P., *La Paix blanche*, Paris, Seuil, 1970.
- Lévi-Strauss C., *Tristes trópicos*, Lisboa, Edições 70, 1979 (1^{re} éd. 1955).
- Lévi-Strauss C., *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974 (1^{re} éd. 1958).
- Lévi-Strauss C., *Antropologia estrutural dois*, Rio de Janeiro, Tempo brasileiro, s. d. (1^{re} éd. 1973).
- Pellegrino P. et al., *Identité régionale et représentations collectives de l'espace*, Genève, CRAAL-FNSRS, 1983.
- Remy J., «O Espaço e a Sociologia», entrevue de Filomena Silvano, in *Jornal de Letras*, 15 août 1988.
- Rodman M., «Empowering Place: Multilocality and Multivocality», in *American Anthropologist* 94(3), 1992, p. 640-656.
- Silvano F., *Territórios da Identidade*, Lisboa, Celta, 1997.
- Virilio P., *L'Espace critique*, Paris, Christian Bourgois, 1984.

¹ La notion d'espace de référence est associée à la notion d'espace d'appartenance. Toutes deux sont développées par l'équipe du CRAAL: «Un sujet présent dans un lieu a tendance à en faire son espace d'appartenance, espace qui résulte de l'ensemble des découpages du territoire qui spécifient la position d'un acteur social par l'inscription de son groupe d'appartenance en un lieu. [...] L'ici est spécifié par le recours à des espaces de référence, espaces des modalisations positives ou négatives, espaces de valorisations et dévalorisations de l'espace d'appartenance, de l'ici auquel l'on s'identifie dans la connaissance que l'on en a; l'espace de référence est rapport de l'ici à l'ailleurs» [Pellegrino 1983 a, p. 18].